Французский язык\_конкурс переводов 2022 – 2023 уч г

1.

**La Boîte à rires par Pascale Dehoux**

On rit avec la gorge, c'est vrai. Mais on ne sait pas vraiment d’où vient le rire.

Moi, je pense que tout au fond de notre ventre, au chaud et bien cachée, il y a une boîte à rire. C'est là que sont entreposées des dizaines de poilades. Les gens qui ont un gros ventre ont aussi une grosse boîte à rires. Ceux qui ont un petit ventre n'ont que deux ou trois rigolades d'avance. Enfin, les personnes qui ont un ventre tout plat ont moins de souffle pour s'esclaffer. Ils sont secs et ne se fendent jamais la poire.

Le rire c'est comme une toux joyeuse. Ça remonte brusquement de la bedaine et ça sort par la bouche en petites saccades. La différence, c'est que le rire n'est pas une maladie.

Est-ce que les fourmis rient? Sûrement, mais on ne peut pas les entendre parce qu'elles ont un rire à leur taille, un rire minuscule. Je suis sûre que lorsqu'une fourmi s'esclaffe, elle fait tellement de bruit pour les pucerons qu'ils se bouchent les oreilles. Quand un éléphant rit, on dit qu'il barrit, à cause du son extraordinaire qu'il produit alors.

On rit toujours en voyelles : hi-hi, ho-ho, ha-ha. On ne peut absolument pas rire en consonnes : md-md, xw-xw, pz-pz... ça n'existe pas.

Plus on rit, plus notre boîte à rire se remplit. Quand on se marre à plusieurs, on récolte aussi les rires des autres et ça enrichit notre « rirothèque ». La rirothèque c'est une bibliothèque de blagues que l'on peut stocker dans le cerveau. Il y a des gens dont le corps est entièrement envahi d'hilarité. Ils sont alors obligés d'exercer le métier de clown. Ils vident ainsi régulièrement leur trop plein de joie tout en faisant rigoler le public.

Le plus drôle dans l'histoire c'est qu'en riant, on peut se tordre, se fendre, se gondoler, se tirebouchonner et exploser sans se faire le moindre mal.

Et le plus dingue, c'est qu'on peut mourir de rire autant de fois qu'on veut.

2.

**Les choses humaines/Karine Tuil. - Éditions Gallimard, 2019.**

La mythologie familiale racontait que ses parents s’étaient rencontrés devant la Sorbonne et qu’après quelques mois d’une relation à distance ils s’étaient mariés aux États-Unis, dans la banlieue de Washington, où ils avaient mené une existence tranquille et monotone – Marie avait renoncé à tous ses rêves d’émancipation pour s’occuper de sa fille et devenir ce qu’elle avait toujours redouté d’être: une femme au foyer dont l’unique obsession était de ne pas oublier sa pilule; elle avait vécu sa maternité comme une aliénation, elle n’était pas faite pour ça, elle n’avait pas connu la révélation de l’instinct maternel, elle avait même été profondément déprimée à la naissance et, si son mari ne lui avait pas trouvé quelques travaux de traduction, elle aurait fini sa vie sous antidépresseurs, elle aurait continué à arborer un sourire factice et à affirmer publiquement que sa vie était fantastique, qu’elle était une mère et une épouse comblée jusqu’au jour où elle se serait pendue dans la cave de leur petit pavillon de Friendship Heights. Au lieu de ça, elle s’était progressivement remise à travailler et, neuf ans après la naissance de sa fille, elle avait eu le coup de foudre pour un médecin anglais dont elle avait été la traductrice au cours d’un congrès à Paris. Elle avait quitté son mari et leur fille quasiment du jour au lendemain dans une sorte d’hypnose amoureuse pour s’installer à Londres avec cet inconnu, mais huit mois plus tard, pendant lesquels elle n’avait pas vu sa fille plus de deux fois, l’homme la mettait à la porte de chez lui au motif qu’elle était «invivable et hystérique» – fin de l’histoire. Elle avait passé les trente années suivantes à justifier ce qu’elle appelait «un égarement»; elle disait qu’elle était tombée sous la coupe d’un «pervers narcissique». La réalité était plus prosaïque et moins romanesque : elle avait eu une passion sexuelle qui n’avait pas duré.

Claire avait vécu aux États-Unis, à Cambridge, avec son père, jusqu’à ce qu’il meure des suites d’un cancer foudroyant – elle avait treize ans. Elle était alors rentrée en France auprès de sa mère dans le petit village de montagne où cette dernière avait élu domicile, aux alentours de Grenoble. Marie travaillait pour des maisons d’édition françaises, à mi-temps, et, espérant «rattraper le temps perdu et réparer sa faute», s’était consacrée à l’éducation de sa fille avec une dévotion suspecte. Elle lui avait appris plusieurs langues, enseigné la littérature et la philosophie – sans elle, qui sait si Claire serait devenue cette essayiste reconnue, auteur de six ouvrages, dont le troisième, *Le Pouvoir des femmes*, qu’elle avait rédigé à trente-quatre ans, lui avait assuré un succès critique. Après ses études à Normale sup, Claire avait intégré le département de philosophie de l’université Columbia, à New York. Là-bas, elle avait renoué avec d’anciennes relations de son père qui l’avaient aidée à obtenir ce stage à la Maison Blanche. C’est à Washington, à cette époque-là, qu’elle avait rencontré, à l’occasion d’un dîner organisé par des amis communs, celui qui allait devenir son mari, le célèbre journaliste politique français Jean Farel. De vingt-sept ans son aîné, cette vedette de la chaîne publique venait de divorcer et était à l’acmé de sa gloire médiatique. En plus de la grande émission politique dont il était l’animateur et le producteur, il menait une interview à la radio entre 8 heures et 8 h 20 – six millions d’auditeurs chaque matin. Quelques mois plus tard, Claire renonçait à une carrière dans l’administration américaine, rentrait en France et l’épousait. Farel – un homme au charisme irrésistible pour la jeune femme ambitieuse qu’elle était alors, doté en plus d’un sens de la repartie cinglant et dont les invités politiques disaient : «Quand Farel t’interviewe, tu es comme un oisillon entre les griffes d’un rapace». Il l’avait propulsée dans un milieu social et intellectuel auquel elle n’aurait pas pu accéder si jeune et sans réseau d’influence personnel. Il avait été son mari, son mentor, son plus fidèle soutien; cette forme d’autorité protectrice renforcée par leur différence d’âge l’avait longtemps placée dans une position de sujétion mais, à quarante-trois ans, elle était maintenant déterminée à suivre le cours de sa vie selon ses propres règles.

3.

**Amélie Nothomb**

**Stupeur et tremblements**

– Mademoiselle Mori?

– Appelez-moi Fubuki.

Je n'écoutais plus ce qu'elle me disait. Mademoiselle Mori mesurait au moins

un mètre quatre-vingts, taille que peu d'hommes japonais atteignent. Elle était svelte

et gracieuse à ravir, malgré la raideur nippone à laquelle elle devait sacrifier. Mais ce

qui me pétrifiait, c'était la splendeur de son visage.

Elle me parlait, j'entendais le son de sa voix douce et pleine d'intelligence. Elle

me montrait des dossiers, m'expliquait de quoi il s'agissait, elle souriait. Je ne

m'apercevais pas que je ne l'écoutais pas.

Ensuite, elle m'invita à lire les documents qu'elle avait préparés sur mon

bureau qui faisait face au sien. Elle s'assit et commença à travailler. Je feuilletai

docilement les paperasses qu'elle m'avait données à méditer. Il s'agissait de

règlements, d'énumérations.

Deux mètres devant moi, le spectacle de son visage était captivant. Ses

paupières baissées sur ses chiffres l'empêchaient de voir que je l'étudiais. Elle avait le

plus beau nez du monde, le nez japonais, ce nez inimitable, aux narines délicates et

reconnaissables entre mille. Tous les Nippons n'ont pas ce nez mais, si quelqu'un a ce

nez, il ne peut être que d'origine nippone. Si Cléopâtre avait eu ce nez, la géographie

de la planète en eût pris un sacré coup.

Le soir, il eût fallu être mesquine pour songer qu'aucune des compétences pour

lesquelles on m'avait engagée ne m'avait servi. Après tout, ce que j'avais voulu, c'était

travailler dans une entreprise japonaise. J'y étais.

J'avais eu l'impression de passer une excellente journée. Les jours qui suivirent

confirmèrent cette impression.

Je ne comprenais toujours pas quel était mon rôle dans cette entreprise; cela

m'indifférait. Monsieur Saito semblait me trouver consternante; cela m'indifférait

plus encore. J'étais enchantée de ma collègue. Son amitié me paraissait une raison

plus que suffisante pour passer dix heures par jour au sein de la compagnie

Yumimoto.

Son teint à la fois blanc et mat était celui dont parle si bien Tanizaki. Fubuki

incarnait à la perfection la beauté nippone, à la stupéfiante exception de sa taille. Son

visage l'apparentait à «l'oeillet du vieux Japon», symbole de la noble fille du temps

jadis: posé sur cette silhouette immense, il était destiné à dominer le monde.

Yumimoto était l'une des plus grandes compagnies de l'univers. Monsieur

Haneda en dirigeait la section Import-Export, qui achetait et vendait tout ce qui

existait à travers la planète entière.

Le catalogue Import-Export de Yumimoto était la version titanesque de celui de

Prévert: depuis l'emmenthal finlandais jusqu'à la soude singapourienne en passant

par la fibre optique canadienne, le pneu français et le jute togolais, rien n'y échappait.

**Jacques Prevert**

**Le Cancre**

Il dit non avec la tête

Mais il dit oui avec le coeur.

Il dit oui à ce qu'il aime.

Il dit non au professeur.

Il est debout

On le questionne.

Et tous les problèmes sont posés

Soudain le fou rire le prend.

Et il efface tout:

les chiffres et les mots,

les dates et les noms,

les phrases et les pièges.

Et malgré les menaces du maître.

Sous les huées des enfants prodiges

Avec les craies de toutes les couleurs

Sur le tableau noir du malheur

Il dessine le visage du bonheur.

 **Henri Michaux**

**Année maudite**

Année

année maudite

année collée

année-nausée

année qui en est quatre

qui en est cinq

année qui sera bientôt toute notre vie

Buveuse

taraudeuse

ornée de bernés

Année, la narine au vent

mais rien ne vient

Souffrance

sur ta coque vide !

Anxiété

sur ta coque vide !

Famine

sur ta coque vide !

Année, année, année

que nous ânonnons sans fin

compagnons de la cendre

des débris calcinés

poursuivis de plis

poursuivis de plaies

A quand ton vin ?

Singeuse de grandeur

mal balancée

balancée de ci de là

d’ici à là…

Et s’échappera-ton jamais de toi ?

Phrases finales de la Préface d’Henri Michaux :

« Pour qui l’a compris, les poèmes du début de ce livre ne sont point précisément faits en haine de ceci, ou de cela, mais pour se délivrer d’emprises.

La plupart des textes qui suivent sont en quelque sorte des exorcismes par ruse. Leur raison d’être : tenir en échec les puissances environnantes du monde hostile. »

Paul FORT

**La valse de l’ourson**

Ourson, ourson, prends peine, et danse avec ta chaîne et regrette le miel en regardant le ciel.

Tourne au son de la flûte et de l’accordéon, sans faire la culbute ou gare le bâton.

Ô cuisses fraternelles, ô poilu pantalon ! ô bas noir de l’ourson, jambe soyeuse et belle!

Ô taille mi-dormante ! ô pelote valsante ! ô col souple enroulé ! ô museau muselé !

Dodeline, ample tête, ou gare à la baguette. Vêtement de fourrure, valse, danse en mesure.

Ourson, ourson, prends peine, et danse avec ta chaîne et regarde le ciel en regrettant le miel.

Ô bon nez écrasé, de larmes arrosé ! ô poitrine, ô grand cœur, où donc est le bonheur ?

Tourne au son de la flûte et de l’accordéon, sans faire la culbute ou gare le bâton…

**Aimé Césaire**

**BARBARE**

C'est le mot qui me soutient

et frappe sur ma carcasse de cuivre jaune

où la lune dévore dans la soupente de la rouille

les os barbares

des lâches bêtes rôdeuses du mensonge

Barbare

du langage sommaire

et nos faces belles comme le vrai pouvoir opératoire

de la négation

Barbare

des morts qui circulent dans les veines de la terre

et viennent se briser parfois la tête contre les murs de nos

oreilles

et les cris de révolte jamais entendus

qui tournent à mesure et à timbres de musique

Barbare

l'article unique

barbare le tapaya

barbare l'amphisbène blanche

barbare moi le serpent cracheur

qui de mes putréfiantes chairs me réveille

soudain gekko volant

soudain gekko frangé

et me colle si bien aux lieux mêmes de la force

qu'il vous faudra pour m'oublier

jeter aux chiens la chair velue de vos poitrines